

## ENTRETIEN AVEC

## Le colporteur des mots,

Amin Khan (ou Khene de son vrai nom), qui vient de recevoir ce 6 décembre à Paris le prix de l'Académie française, est un poète qui écrit depuis sa tendre enfance. Il est marqué par des voix poétiques qui ont profondément investi l'art d'une charge émotionnelle et d'une force politique indéniable : Baudelaire, Rimbaud, Hikmet, Aragon, Darwish... Ses vers produisent une sonorité associant des paroles venues de partout et des disciplines artistiques comme la musique et la peinture qui apportent à sa poésie une extraordinaire fraîcheur. Auteur de recueils poétiques édités en Algérie (*Colporteur*, *Les mains de Fatma*) ou à l'étranger (*Archipel Cobalt* et *Arabian Blues*), Amin Khan, dont le nom figure dans l'anthologie poétique élaborée par Tahar Djaout, évoque dans cet entretien l'état de la poésie, les jeux culturels et la situation politique.

**Ahmed Cheniki :** *Arabian Blues* est un hymne à l'amour et à la musique qui semble d'ailleurs structurer vos poèmes. Comment travaillez-vous vos textes ?

**Amin Khan :** Je crois que la poésie est essentiellement l'expression de la solitude primordiale du poète, mais au-delà, celle de tous les humains dotés de conscience. Et l'amour est la source, la substance et l'identité du lien qui me lie au monde, l'amour de certaines personnes, de certains lieux, de certaines idées, de certaines valeurs, de certaines mémoires, de certains rêves, de certaines illusions... L'amour de l'Algérie, de son histoire et de ses paysages, l'amour de l'Algérie, réelle et fantasmée, est ainsi, depuis toujours, une source majeure, et constante, de ma poésie. *Arabian Blues*, paru cette année, est un livre composé à Alger dans la seconde moitié des années 80... C'est une prière silencieuse... Devant le délitement du pays dans les années 80, devant l'accablement des malheurs sur la société algérienne brisée dans son élan, devant donc le spectacle lamentable de la régression morale, intellectuelle, spirituelle, culturelle, sociale, économique, politique de cette époque, que pouvaient dire ces poèmes, sinon une prière silencieuse, une sorte de blues, un blues de nous autres...

Quant à la musique, elle est pour moi une frustration, une source d'inspiration et une contrainte impérieuse. La frustration d'un amoureux de musique qui aurait voulu pouvoir s'exprimer par la musique. Une source d'inspiration, plus importante d'ailleurs que la littérature et la poésie. Elle est aussi une contrainte évidente, car le poème n'existe véritablement que par son rythme, sa musicalité, sa voix, le respect cohérent, total et absolu du sens et des sons, et le respect du silence... Ainsi, le texte poétique est l'aboutissement d'un processus à la fois organique et conscient, d'un chaos émotionnel et d'une certaine rigueur intellectuelle, d'un travail artisanal et d'une respiration. Mais je n'ai pas de technique ou de rituel d'écriture. Je passe par de longues périodes de silence et puis par des moments de transe. Et j'ai, le plus souvent, l'impression de n'être, en réalité, qu'un instrument de la poésie, comme le serait, pour la musique, un instrument de musique, un tambour ou un saxophone...

Dans la préface d'*Arabian Blues*, René Depeste évoque la mise en œuvre d'«une expression elliptique et dépouillée



Amin Khan.

à divers héritages transnationaux et transculturels». Justement, quels sont les poètes qui vous ont marqué ?

J'ai commencé à écrire des poèmes enfant, à l'âge de dix ans, sans rien connaître de la poésie que quelques «récitations» qu'on apprenait à l'école primaire. Mais, enfant, j'étais extrêmement sensible à la musique et aussi à la musique des mots tels que dits par elle, dans les contes et récits de ma grand-mère maternelle qui ne savait ni lire ni écrire, mais qui avait l'esprit et le talent d'un poète authentique.

Puis, à l'adolescence, au lycée, j'ai pris connaissance de textes qui m'ont ouvert l'esprit, et qui ont aussi, d'une certaine façon, «légitimé» à mes yeux mon activité très personnelle, quasi secrète, intime, d'écriture de la poésie. Si, à cette époque, j'ai aimé Baudelaire, Rimbaud et d'autres poètes, c'est la lecture de *Nedjma* de Kateb

Yacine qui m'a littéralement enflammé. Kateb me montrait la voie ! Il montrait le pouvoir de la poésie d'aller à la racine des terribles sentiments humains, contraires, contrariés, jusque dans les zones de l'expérience et de la mémoire où ils sont inextricablement liés. Il montrait un sentier à travers des ténèbres enflammées.

De plus, il s'agissait d'un écrivain algérien ! Sublime motif de fierté et d'espoir ! Plus tard, j'ai découvert Lorca,

Neruda et Nazim Hikmet, qui ont confirmé mon goût pour la poésie vraie, la poésie lumineuse, la poésie de la chair et du sang des hommes et des peuples, la poésie du combat pour les valeurs essentielles de l'humanité.

Poésie qui va au fond des choses, avec des mots simples, avec une clarté de point de vue, une poésie capable de construire sa pertinence, sa valeur, sa beauté, son sens, son identité, en dehors des discours établis, qu'ils soient idéologiques, politiques, littéraires ou poétiques.

La poésie d'Amin Khan, depuis les premiers textes (*Colporteur*, *Les Mains de Fatma* et surtout *Vision du Retour*), est l'expression d'une solitude et une sorte d'association synchrétique de vérités apparemment contraires comme la vie et la mort, le désenchantement et l'espoir, par exemple. Qu'est-ce qui, justement, vous incite à construire cet univers poétique ?

Je crois que la contradiction est l'essence de toute chose, de toute chose humaine en particulier. Lorsqu'on ambitionne d'approcher la «vérité» dans un poème, je crois qu'il est impossible de se dérober à la nécessité de se confronter à l'appréhension et à la connaissance de la contradiction, puis de tenter de la restituer de façon intelligible à la raison et à l'émotion du lecteur, à commencer par le premier lecteur qu'est le poète lui-même. Je crois qu'à force de rigueur et de lucidité, à force de refuser la complaisance, la facilité, les clichés, la forfanterie, le narcissisme, les postures conventionnelles, les tournures, peut-être plaisantes, mais souvent creuses, le poète peut éventuellement parvenir à exprimer, parfois, une «vérité» qu'il n'est plus alors seul à percevoir ou à comprendre. Il parle alors aux autres, et il en est entendu.

Cette rencontre, quand elle a lieu, peut intervenir, exceptionnellement, dans la proximité du temps et de l'espace, mais plus probablement dans la distance du temps et de l'espace. Quant à la solitude, je crois qu'elle nous est commune à tous. Seulement, il en existe différentes consciences, et différentes façons de la vivre et de la supporter, et, parfois, d'en faire un moteur, une arme, un outil créatif... Et lorsque la poésie ambitionne d'approcher autant que possible la «vérité», elle ne peut faire l'impasse sur la solitude, sur cette dimension essentielle de la condition humaine...

Déjà, à travers les titres de vos textes, on sent que les derniers recueils constituent une rupture avec les premiers : *Archipel Cobalt*, *Arabian Blues*.

Par Ahmed Cheniki

Peut-on parler de continuité ou de rupture ?

En réalité, il n'y a pas de rupture. Mes textes poétiques, titres compris, sont animés par un même esprit, une même volonté, une même vision, qui se précise, au fur et à mesure du temps et de l'expérience.

Vos derniers regards mettent en scène la solitude, le désenchantement, mais, paradoxalement, l'espoir est toujours présent, comme si nous étions en face de deux univers thématiques, de deux langues qui n'en font, à la fin, qu'un. Qu'en dites-vous ?

C'est le cas, en effet. Cela est d'autant plus vrai que, du fait des aléas de la vie et de l'édition, mes publications sont irrégulières et ne respectent pas la chronologie de l'écriture des textes. Par exemple, comme je l'ai dit tout à l'heure, ma publication la plus récente, *Arabian Blues*, est un texte qui date de la fin des années 1980, alors que cette publication a été précédée en 2010 par celle d'*Archipel Cobalt* écrit des années plus tard, en 1995. Entre ces deux livres, il existe un inédit, *Jours amers*, qui date de 1993/94. Mais, finalement, peu importe, puisque depuis le début, la démarche est la même... La solitude, oui, définitivement.

Le désenchantement, non, car je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été vraiment enchanté. L'espoir, oui, mais un espoir raisonnable. Une espérance obstinée plutôt...

La désillusion et le désenchantement marquent le paysage poétique des années 1970, notamment le groupe animé par Jean Sénac. Peut-on parler de points de rencontre ?

Je ne sais pas si cela est dû à la différence d'âge de quelques années entre les poètes de ce groupe et moi, ou bien à une différence de point de vue et d'appréhension de notre environnement de l'époque, mais dans les années 1970, j'étais, pour ce qui me concerne, porté par une profonde confiance dans la capacité de la société à triompher des obstacles qui commençaient à apparaître sur le chemin d'une Algérie libre et indépendante, en développement rapide. Le développement du pays dans les années 1970 était certes chaotique et contradictoire, mais il était réel, dans l'éducation et l'industrialisation notamment. Et les «contradictions du développement», on pouvait raisonnablement espérer qu'elles se résoudraient dans un avenir prévisible en faveur des Algériens les plus pauvres, les plus démunis, les plus défavorisés, en faveur des paysans, des travailleurs, des chômeurs, des illettrés, des femmes, des jeunes, des intellectuels, des artistes et des poètes ! Pour moi donc, la «désillusion» intervint plus tard, dans les années 1980. Une autre différence, peut-être, est que, pour ma part, je n'ai jamais eu d'illusion sur la nature ou la portée politique immédiate de la parole poétique...

Il y a très longtemps que le poète ne porte plus de majuscule, qu'il n'est plus le chantre imprégné de la gloire qu'il chante, le coryphée qui concentre l'attention et l'écoute des élites et du peuple, le héraut attendu et respecté par les multitudes, le porteur du chant général, le concurrent des prophètes, le phare de la cité...